

COIN DU FEU.

De la dignité de l'Enseignement chez les Turcs.

Nulle part l'instruction n'est plus en honneur qu'en Turquie ; nulle part on ne professe un plus grand respect pour ceux qui sont chargés de la répandre (1) Le *khodja* (précepteur ; le *didascalos* des Grecs) prend place dans la famille à côté, et l'on pourrait presque dire au-dessus du père, les Orientaux rapportant de cette manière le mot célèbre d'Alexandre : " Mon père m'a fait descendre du ciel sur la terre, mais mon précepteur m'a fait de la terre remonter au ciel." Ses droits sont de ceux qui ne se prescrivent jamais. Quelque humble que soit restée la position d'un *khodja*, à quelque rang élevé que soit parvenu son élève, jamais celui-ci fût-il grand vizir, ne manque à lui témoigner, même en public, une tendresse mêlée de respect.

Je citerai à l'appui un fait, ou plutôt une scène, dont je fus témoin. J'étais en visite, un matin, chez Rechid-Pacha, ancien ambassadeur à Paris et à Londres, ancien ministre des affaires étrangères. Rechid occupait pour la troisième fois, à cette époque (1848), le grand vizirat. On sait ce qu'était, ce qu'est encore aujourd'hui à Constantinople un grand vizir : plus qu'un premier ministre, plus même que le souverain d'un Etat constitutionnel en Europe. Véritable *portefaix* (2) de l'empire, chef suprême et unique de l'administration, — il est le représentant dans l'ordre politique du sultan dont il tient le sceau. Il ne rend aucune visite, et n'accepte aucune invitation. Les ambassadeurs viennent chez lui ; il ne va point chez les ambassadeurs (3).

A l'autorité du sang s'ajoutait chez Rechid l'éclat de la renommée. Le *hatti-scherif* de Galhané avait répandu son nom dans toute l'Europe. L'opinion, à cette époque, s'était engouée de la Turquie, et Rechid passait pour le premier homme d'Etat de la Turquie. On s'était passionné pour la réforme, et Rechid personnifiait la réforme.

Une dizaine de personnes, ministres, généraux, ulémas, étaient réunies dans le *selamleck*, les unes de bout, les autres assises sur des chaises. Seul le grand vizir occupait un angle du sofa. La conversation s'était engagée sur les affaires de Valachie,

(1) Et toute fois le peuple turc est ignorant ; la Turquie ne contribue pas au progrès de la civilisation. Ce grand respect pour ceux qui donnent l'enseignement est à peu près stérile, et paraît tenir uniquement au caractère religieux qu'on leur attribue.

(2) *vizir* ou *vezir*, celui qui porte un fardeau.

(3) Il a été dérogé pour la première fois à cette étiquette lors de la guerre de Crimée.

quand la tapisserie qui fermait l'entrée du *selamleck* s'écarta à demi, et un personnage âgé, coiffé du turban blanc des ulémas, pauvrement vêtu d'ailleurs, se glissa dans la salle. Personne ne parut faire attention à lui, — l'usage étant, en Turquie, que le premier venu entre ainsi de plein pied chez le plus haut dignitaire de l'empire, — et lui-même, adossé à la muraille près de la porte, immobile, le regard fixe, ne semblait avoir remarqué aucun des assistants. Tout à coup, Rechid ayant regardé par hasard de son côté, je le vis se lever du divan. se diriger vers l'inconnu, auquel il baisa respectueusement le bas de la robe en le saluant du nom de père (*papa*), et, le prenant doucement sous l'aisselle, suivant la mode orientale, le conduisit jusqu'au sofa, où il le fit asseoir à sa place. Ils causèrent à voix basse durant une couple de minutes, après quoi Rechid, prenant de nouveau le bras du vieillard, l'aida à se lever du divan et le reconduisit jusqu'à la porte du *selamleck* avec les mêmes témoignages de respect et d'affection.

Je profitai de cet instant pour me pencher à l'oreille de mon voisin et lui demander quel était cet hôte à qui le vizir rendait de tels honneurs et qui les recevait sans en paraître surpris : " C'est, me répondit-il, l'ancien *khodja* de Rechid, celui qui lui a appris à lire."

Magasin Pittoresque.

FEUILLETON DE LA SEMAINE AGRICOLE

CHEMIN DE LA FORTUNE.

PAR

HENRI CONSCIENCE.

VI

L'ELDORADO.

Lorsque le matelot revint dans la tente après avoir monté la dernière garde, il tira *Kwik* par les jambes, l'éveilla et lui dit à l'oreille de se lever pour préparer le déjeuner parce qu'il faisait jour depuis une heure.

Quoique le crépuscule qui semblait encore régner autour de la tente fit croire à Donat que l'O-tendais le trompait, il sortit cependant et prit une hache, afin de couper le bois nécessaire pour faire un bon feu. Il fit quelques pas en se frottant les yeux, comme un homme qui est étourdi et qui croit rêver ; mais alors, il s'arrêta et laissa errer son regard étonné sur le spectacle grandiose et admirable qui l'entourait.

L'endroit où il se trouvait était une étroite vallée, pareille à un bassin entouré de tous côtés de murailles de rochers de plusieurs mille pieds de hauteur, fracassées, minées, écrou-

lées comme un escalier escarpé montant vers la plaine, d'où ils étaient descendus la vieille avec tant de peines. Dans les anfractuosités de ses rochers poussaient des arbres de toute espèce, des sapins, des cèdres, des cyprès dont la verdure sombre grimpaient sur la montagne en lignes onduleuses pour se grouper en bois dans la plaine, puis se disperser de nouveau et rejoindre, par de capricieux détours, le bord supérieur du précipice. Au fond du ravin coulait un large ruisseau ou plutôt une petite rivière sur un lit de pierres rocheuses qui formait dans sa course rapide, des milliers de petits bouillons écumants et roulant les uns derrière les autres, pareils à de petits flocons d'une neige argentée.

Ce n'était cependant pas là ce qui avait frappé Donat de stupeur. Il tournait les yeux vers l'est du bassin. Là, le rocher s'élevait d'aplomb comme un mur, à une telle hauteur, qu'il dominait comme une gigantesque citadelle toutes les autres montagnes. Une crevasse lézardait cette immense muraille jusque dans ses fondements, et de cette ouverture jaillissait d'un seul bond, de plus de quatre cents pieds de hauteur une cataracte large comme une rivière, et qui tombait en mugissant, en hurlant et en grondant au fond de l'abîme. Là luttaient les vagues furieuses, là l'écume bouillonnait, là les pointes de roches étaient fouettées et réduites en poussière, là s'élevaient toutes sortes de bruits et de plaintes mystérieuses, comme si la terre elle-même eût gémi de la cruauté de la chute d'eau qui lui déchirait les entrailles.

Donat fut tellement stupéfait des dimensions gigantesques de tout ce qu'il voyait et des bruits épouvantables qui s'élevaient de l'abîme, qu'il demeura longtemps immobile et tremblant.

— Dieu du ciel ! où sommes nous ici ? ...murmura-t-il. On jurerait que plusieurs douzaines de diables sont en train de se baigner dans cet abîme.... Et comme c'est haut ! Si un homme tombait de là-haut, il n'en resterait plus une fibre avant qu'il fût en bas...

Il regarda un moment de tous côtés autour de lui et sembla calculer la hauteur des immenses murailles de rocher. Puis, se tâtant de la tête aux pieds, il dit avec un étonnement naïf :

— Est-ce que je rêve ou suis-je éveillé ? C'est drôle, il me semble que je ne suis pas plus grand qu'une fourmi ! O mon bon Seigneur ! ce que je vois ici est votre ouvrage : tous les hommes du monde réunis ne peuvent faire des choses pareilles.

A ces mots, secouant la tête d'un air pensif, il alla au pied des rochers et y coupa lentement un gros fagot de bois.

Il alluma le feu en faisant le moins de bruit possible, pour ne pas éveiller